



Le retour de l'espace prodigue : la ville ancienne du Caire, patrimoine équivoque et virtuel

Anna Madoeuf

► To cite this version:

Anna Madoeuf. Le retour de l'espace prodigue : la ville ancienne du Caire, patrimoine équivoque et virtuel. Maria Gravari-Barbas et Sylvie Guichard-Anguis. Regards croisés sur le patrimoine dans le monde à l'aube du XXI^e siècle, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, pp.539-549, 2003, 2-84050-277-1. halshs-00005321

HAL Id: halshs-00005321

<https://shs.hal.science/halshs-00005321>

Submitted on 19 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MADOEUF Anna, 2003, « La ville ancienne du Caire, patrimoine équivoque et virtuel », in **Regards croisés sur le patrimoine dans le monde à l'aube du XXI^e siècle**, dir. Maria Gravari-Barbas & Sylvie Guichard-Anguis, Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne, p. 539-549.

LE RETOUR DE L'ESPACE PRODIGUE :
LA VILLE ANCIENNE DU CAIRE, PATRIMOINE ÉQUIVOQUE ET VIRTUEL
The Return of the Prodigal Child :
The Ancient City of Cairo, Ambiguous and Virtual Cultural Heritage

Anna MADŒUF Université de Tours URBAMA

Résumé

La ville ancienne du Caire, qui apparaissait, jusque dans les années 60, comme un secteur déprécié est actuellement requalifiée, valorisée, son devenir fait l'objet de discours et d'actes. Soumis à un effet de patrimonialisation, les quartiers anciens sont revenus sur le devant de la scène urbaine alors que d'autres les remplacent en coulisse. La vieille ville est devenue centrale, objet d'enjeux, d'investissements. Elle est désormais représentée, en images, en idées, en décors ; on lui emprunte ses symboles, on en institue d'autres. Son territoire reste celui de ses habitants, mais elle appartient désormais également à la collectivité, dualité qui s'exprime parfois dans l'incompatibilité et l'exclusion. Malgré son format, la mégapole contemporaine reste, dans son énonciation, tributaire de références à son espace originel. De l'archaïsme à l'historicité, du fond au cœur de la cité, c'est l'idée même du centre ancien qui a évolué, sa fonction est aujourd'hui celle d'espace consensuel, de lieu de mémoire, de conservatoire virtuel de l'identité nationale.

Mots-clés :

Le Caire - centralité - sacralisation de l'espace - représentations de l'espace - identité - mémoire

Abstract

Until the sixties, the old city of Cairo was a depreciated sector but nowadays its value has enhanced and its destiny is discussed, planned and protected. From archaism to history, the meaning of the ancient center has changed : today, it appears as a place of memory, as a virtual conservatory of national identity.

Key-words

Cairo – centrality – sacralisation of space – representations of space – identity - memory

LE RETOUR DE L'ESPACE PRODIGE : LA VILLE ANCIENNE DU CAIRE, PATRIMOINE ÉQUIVOQUE ET VIRTUEL

Si, jusque dans les années 60, le centre ancien du Caire pouvait incarner, en tant qu'allégorie sociale, le "fond de la ville", il n'en est plus de même aujourd'hui. Exemple en ce sens est la confrontation de deux incursions dans la ville ancienne, imaginées, à trente ans d'intervalle, par Youssef Idris (1959) et Gamal Ghitany (1989), et mettant en scène les périples de deux cairotes appartenant à des classes sociales favorisées.

À la fin des années 50, il s'agit d'une véritable expédition, de surcroît vers un univers chaotique, méconnu et répulsif, un voyage initiatique, rythmé et haché par des séquences urbaines de plus en plus opaques, dans une atmosphère oppressante. Trois décennies plus tard, en empruntant le même itinéraire, les parcours sont alors balisés, les démarcations floues, les seuils se sont estompés, le trajet banalisé. La vieille ville, ignorée et évitée, que l'on traversait presque "en apnée", se visite désormais ! Les monuments sont devenus repères, ont acquis une identité, une valeur, un pouvoir émotionnel ; les quartiers qui les abritent sont reconsidérés et une procession de lieux sort de l'anomie. Mais la morale de cette exploration est duelle, avant tout, il s'agit d'une valorisation, cependant celle-ci a aussi un effet pervers : le désenchantement. La ville ancienne est tout à la fois révélation et désillusion : affectée des mêmes maux que le reste de la ville, elle est partiellement démythifiée. De plus, la découverte du patrimoine monumental s'accompagne également de celle de l'indigence de son état et de la crudité de la réalité des quartiers anciens. Ces parcours littéraires illustrent les profondes mutations de la signification de l'espace qui se sont opérés au cours des vingt dernières années, mutations auxquelles l'inscription de la ville ancienne du Caire au patrimoine mondial de l'UNESCO, en 1979, a certainement largement contribué.

De l'exil vers la réhabilitation via le Nobel

La vieille ville, autrefois dissociée de la ville "moderne"¹ mitoyenne, s'en est rapprochée, socialement et morphologiquement, en particulier par l'attraction réciproque des marges entre les deux espaces. Dans les années 30, la percée transverse de la rue al-Azhar amorce la première liaison entre les deux pôles. Par la suite, la création d'un autopont, pendant aérien de cet axe, qui prend son envol place de l'Opéra et se pose au cœur de la vieille ville, a opéré une nouvelle connexion, tout en s'émancipant de l'espace transitionnel ; les deux centres sont désormais solidaires. Depuis l'hiver 97, les façades bordant cette voie ont été peintes en jaune, à l'exception de celles des monuments, lesquels semblent, par l'effet pervers du contraste, plus défraîchis. Depuis l'autopont, des panneaux décorés masquent les perspectives urbaines les plus confuses ; le paysage est lissé, le trajet harmonisé. La prochaine étape de l'intégration des deux centres, reprenant le même tracé, à un niveau souterrain cette fois, est celle de la future ligne de métro Imbaba-Salah Salem.

Au temps de la mégapole, centre-ville et vieille-ville sont recadrés, accolés et stabilisés dans un même contexte, celui d'un vaste espace central associant des secteurs fonctionnalisés. Mais alors que les quartiers ex-modernes se sont partiellement dépréciés et ne font plus figure de référence urbaine, la valorisation du patrimoine islamique des

¹ Soit l'ensemble des quartiers érigés selon des modèles urbains européens à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle sous le règne du souverain Ismâ'il, lequel souhaitait moderniser la capitale.

quartiers anciens contribue à instaurer, dans la capitale, un espace consensuel². L'originalité sociale de la ville ancienne tend à s'atténuer, certains de ses particularismes morphologiques s'estompent. Parallèlement, ses fonctions symboliques se maintiennent, se renforcent même ; elle exprime une remarquable réalité idéelle. Depuis la représentation du fond de la ville qui prévalait dans les années 1960, des mutations sont intervenues, entre autres dans les domaines économique et démographique. La qualification de l'espace a évolué en partie en fonction de ces mutations, telle la baisse de la densité de population³, mais ces processus n'ont pas été les seuls déterminants de la renaissance de la vieille cité. Dans un tout autre registre, il semble que l'éradication par les autorités, au cours des années 70 et du début des années 80, du marché de stupéfiants dans le quartier de Batniyya (proche de la mosquée al-Azhar), ait amendé l'image de marque du centre ancien.

Il convient également de préciser que si les opérations ou restaurations ponctuelles sont nombreuses, il n'y a pas de politique globale de réhabilitation ou d'aménagement concernant l'ensemble de la vieille ville du Caire, peut-être à cause de son envergure considérable elle n'est pas appréhendée dans sa totalité⁴ ; par ailleurs elle n'apparaît pas comme centrale dans l'urbanisme de la capitale. La politique la concernant relève souvent du domaine intentionnel, au travers de discours, inscrits plutôt dans l'air du temps que dans une stratégie générale à long terme. Jusqu'à la fin des années 1970, ce sont des interventions ponctuelles qui constituent l'essentiel des programmes de restauration. À partir des années 1980, s'amorce un processus d'énonciation et de mise en œuvre de projets de réhabilitation plus ambitieux. Le séisme d'octobre 1992 va par ailleurs contribuer indirectement à afficher la question du patrimoine ; s'ensuivent un inventaire sur CD-ROM et le projet d'un musée virtuel⁵. Ces réalisations prennent en compte bien évidemment les monuments, mais également des sites et des lieux "ordinaires", désormais intégrés à la mémoire urbaine, comme le café *Fichawî*. Après 1995, des programmes écologiques voient le jour, les notions d'environnement et de qualité de vie y sont avancées au même titre que la restauration architecturale⁶. En 1996, la désignation par l'UNESCO du Caire comme capitale culturelle du monde arabe de l'année, va susciter diverses manifestations de cet ordre dans le centre ancien (festival de musique, expositions et spectacles). Actuellement, le secteur central d'al-Azhar est en cours d'aménagement, un remodelage en phase avec la mise en place des infrastructures du métro, une intervention locale dans le cadre plus global de l'équipement de la capitale. La vieille ville est redevenue centrale, objet d'enjeux, espace d'investissement. Elle est désormais identifiée, imaginée ; on lui emprunte ses symboles, on en institue d'autres. Elle est convoitée, marquée, et si son territoire demeure celui de ses habitants, si la matérialité des lieux reste concédée à ceux qui y vivent, ils sont pourtant en partie dépossédés de son idéalité. Cette dualité s'avère parfois incompatible, et les

² C'est-à-dire suscitant une adhésion, au contraire d'une construction aléatoire, cf. la définition d'André Chastel in "La notion de patrimoine", *Les lieux de mémoire*, 1, *La Nation*, sous la dir. de Pierre Nora, Gallimard, Quarto, 1997, p. 405-450.

³ Précisons que la ville ancienne a perdu plus de 200 000 habitants entre 1966 (676 050 habitants) et 1986, (475 744 habitants), à cette dernière date, la densité moyenne de population était de 679 hab./ha. cf. le chapitre consacré à l'analyse socio-démographique de cet espace dans notre thèse *Images et pratiques de la ville ancienne du Caire. Les sens de la ville*, doctorat de géographie sous la dir. de J.-F. Troin, Univ. de Tours, 1997.

⁴ Si l'on considère la ville ancienne comme le territoire qui était urbanisé au début du XIX^e siècle, soit l'espace qu'occupait la cité avant la fondation de la ville moderne, elle occupe environ 700 hectares.

⁵ Projets menés à l'initiative du RITSEC (*Regional Information and Software Engineering Centre*, institution gouvernementale).

⁶ Comme la SDAG *Sustainable Development Association of Gamaliya*, créée en 1996, financée par l'UNDP (*United Nations Development Programme*), le UNUMP (*United Nations Urban Management Programme*), et la *Ford Foundation*, dans le cadre d'un programme qui veut concilier l'amélioration de la qualité de vie des populations locales et les restaurations monumentales.

protagonistes sont classés dès lors comme usurpateurs ou légitimes, après identification des agresseurs et défenseurs potentiels ; le discours des autorités peut, dans ces conditions, être virulent et assorti de menaces d'exclusion. Toute action spatiale, autre que celle des acteurs habilités à réhabiliter, peut être traduite comme outrage ou non-sens. Ainsi, certaines pratiques qui revêtent des formes non instituées, ne servent pas un projet formalisé et évoquent un univers ou un temps perçus comme archaïques (comme la plupart des fêtes des saints — *mawâlid*), sont occultées. *A contrario*, certaines activités relevant d'un présent par trop manifeste — qu'elles soient le fait des habitants ou d'autres acteurs économiques — tendent à être vilipendées sinon réglementées⁷. Dans tous les cas, la confrontation des activités triviales et des projections idéelles choque ; leur liaison apparaît contre-nature. Pourtant, il semble qu'au lieu de se contrarier, ces deux expressions d'une même dynamique fonctionnent au travers d'une complémentarité interactive, montrant que le passé n'est pas écumé. Le processus de sacralisation induit par la patrimonialisation transfère l'espace dans un univers souvent indéfini, mais presque toujours exclusif. Cependant, cette utopie nécessite des moyens tels, et s'inscrit en contre d'une dynamique si tenace, que pour l'instant, au Caire, elle ne se manifeste qu'en pointillés ou en intentions, essentiellement dans le champ virtuel.

Les prises de position sur la sauvegarde du patrimoine s'inscrivent dans une logique de contrôle et de marquage du territoire impliqué. La topographie des éléments de cette trame est sélective, un choix d'objets construits ponctionnés dans l'espace, listés dans un inventaire, parfois reliés entre eux par un circuit. De ce fait, le monument est individualisé, singularisé de son environnement, et acquiert le caractère d'extra-territorialité du "site". L'édifice concerné est doté de signes et d'attributs : une plaque nominative, un gardien, lui-même pourvu d'un trousseau de clés et d'un carnet de tickets puisque désormais la visite des monuments est payante, la condition mercantile semblant attester de la réalité patrimoniale et garantir la valeur de l'objet. "Le patrimoine n'est pas seulement le dépôt général de l'histoire, il est aussi une idée immergée dans l'histoire. Un projet daté qui a sa propre histoire"⁸. C'est par cet intermédiaire que les quartiers anciens, institués conservatoires virtuels de l'identité, se sont peu à peu défaits des représentations évocatrices de l'extrême, tant spatial que social, captées par d'autres secteurs plus périphériques de la capitale. En l'absence d'interventions urbanistiques majeures, l'image de la ville ancienne a considérablement changé. Pourtant, ce n'est pas non plus dans la nature de ses transformations et de ses dynamiques propres qu'il faut rechercher les raisons de sa résurgence. Les quartiers, autrefois considérés comme des sommes de problèmes dans une capitale voulue résolument moderne, et dont on envisageait parfois même d'activer la disparition⁹, sont désormais "lieux de mémoire", dont le devenir fait l'objet de discours et d'actes. Leur détérioration, exprimée comme une souffrance collective, est devenue une thématique récurrente dans les médias, notamment depuis le séisme d'octobre 1992.

La reformulation de la ville ancienne s'est en effet opérée sur un schéma de dissociation des valeurs de l'espace considéré et de son contenu social. C'est surtout grâce à

⁷ A titre d'exemple, le Haut Conseil des Antiquités (HCA) et le Gouvernorat du Caire sont à l'origine d'un décret, promulgué durant l'été 1995, stipulant que la rue al-Mu'izz (principal axe nord-sud de la ville ancienne) doit être exclusivement piétonne de 7 à 22 heures ; comme les précédents en ce sens, ce décret n'a pu être suivi d'effets, au vu de l'importance de cette voie pour la vie économique des secteurs riverains. Le projet originel du HCA prévoyait également d'évacuer tout le secteur nord de la rue al-Mu'izz, soit 6.000 logements ; faute de moyens, il s'en est tenu au décret piétonnier.

⁸ Nora, Pierre, *Les lieux de mémoire*, op. cit. vol. 1, p. 1431.

⁹ En 1968, le Comité en charge de la préparation des festivités du millénaire du Caire fatimide soumet au vote un projet de parking près de la mosquée al-Husayn, projet nécessitant la destruction de plusieurs monuments ; la proposition ne sera rejetée que grâce à la différence d'une voix.

ce subterfuge qu'un ensemble, pris en partie, peut se mouvoir dans la hiérarchie des représentations. La vieille ville est une entité socio-spatiale, mais aussi une catégorie dans le champ urbain, et ces deux réalités ne se recouvrent pas intégralement. D'archaïque, la ville ancienne est devenue historique ; par le biais de la patrimonialisation, qui a permis cette mue et rendu la substitution possible, elle est revenue sur le devant de la scène urbaine alors que d'autres quartiers la remplaçaient en coulisses. De la marge urbaine, vers laquelle le centre ancien avait dérivé, au cœur de l'agglomération — repositionnement vers sa place initiale —, c'est l'idée de cet espace qui a changé ; sa position hiérarchique dans la géographie symbolique de la cité en est le reflet. La désignation d'un Caire islamique et/ou fatimide participe aussi de cette réévaluation. Même si le centre de la ville ancienne constitue un pôle où se concentre l'essentiel de ces projections et manifestations, son identification et sa reconnaissance ne s'ajustent pas sur un lieu unique, mais se déclinent selon *qui* l'on est. Azhar, Husayn, Gamâliyya, Khân al-Khalîlî, Ghûriyya : autant d'emblèmes aux allégeances plurielles, désignant des espaces cardinaux imbriqués. Ceux-ci ont des territoires et des rythmes propres, parfois des aires d'interférence. Ainsi Gamâliyya, “quartier du Prix Nobel”, est devenu, au travers du succès d'un univers “mahfouzien”¹⁰, une image englobante, une référence exhibée qui se prête à diverses interprétations. Cette requalification valorisante participe de la conquête et de l'appropriation symboliques d'un ensemble et déborde largement la sphère du quartier concerné. Sans aucun doute, Naguib Mahfouz a largement contribué à populariser la ville ancienne du Caire et fait de Gamâliyya un quartier littéraire. Cet espace référence est au cœur de nombre de ses œuvres ; dans le plus fictionnel de ses romans, *les fils de la médina*, l'écrivain retrace l'histoire de Gabalawi-Gamâliyya, “quartier à l'origine du Caire, la Mère des Cités”, élaborant un véritable mythe fondateur de la capitale.

Un espace égyptien

La vieille ville est objet d'enjeux, sa sacralisation instituée ; le patrimoine, avec ses rites et ses temps, fait de lieux des symboles, autour desquels est instaurée une distance, matérielle ou symbolique. L'espace, fonctionnalisé, traduit explicitement une hiérarchie et un ordre urbains. Projets d'aménagement, mises en place de cadres institutionnels et législatifs, inventaires monumentaux, classements, consécration, restaurations-réhabilitations, visites inaugurales, déplacement d'activités, réaffectation des lieux : ainsi s'élabore une armature, étayée par les discours d'appropriation, fondés sur des postulats. La prise en charge du patrimoine s'accompagne d'une politique, fondée sur un véritable protocole qui combine cycles et phases d'un processus de sacralisation ; dès lors, s'instaure un monopole du sens attribué à l'espace.

Plus le temps passe et, inéluctablement, moins la vieille ville est ancienne dans sa matérialité, mais plus elle subit, dans ses qualifications, l'adhérence et la réduction du passé. Dans la vaste mégapole, la ville historique s'est faite minimale : selon certains points de vue, il n'en resterait qu'une rue, l'axe structurant le mythique “rectangle fatimide”, la rue al-Mu'izz. C'est la peau de chagrin urbaine, l'espèce d'espace en voie de disparition. Il est une vision du monde qui est peut-être une des seules qui soit universellement partagée : nous

¹⁰ Cette popularité est en grande partie assurée par la polyvalence de la diffusion des œuvres de Naguib Mahfouz (prix Nobel de littérature en 1988), dont la première parution s'est souvent faite dans la presse quotidienne sous forme de feuilletons, et dont une part importante a été adaptée au cinéma et à la télévision ; l'auteur conçoit également des scénarios de séries télévisées.

vivons dans un système décrypté comme menacé dans son existence et sa perpétuation¹¹. Au même titre que des espèces en péril, les quartiers anciens sont classés, inventoriés, protégés. Autour et au delà de ces intentions, est mise à l'épreuve la capacité de l'État à défendre mais aussi à définir — sur la base de choix sélectifs de fait — cet héritage, rendu plus précieux et vulnérable par la mondialisation, celle-là même qui incite à le sauvegarder...

Les autorités veillent, avec vigilance et dans tous les domaines, sur l'intégrité de la capitale et par conséquent du bien collectif ; pour preuve : les complots déjoués contre cette dernière. En 1977, il se serait agi, pour les activistes de gauche, d'incendier Le Caire ; avec le temps, la menace se fait symboliquement plus précise puisqu'en 1995 des membres du Jihad islamique auraient fomenté un attentat dans le secteur du Khân al-Khalîlî afin de "déstabiliser le pays"¹². Les ennemis de la nation, chacun selon son mode caractérisé, incendiaire ou explosif, enfreignent un tabou en s'en prenant virtuellement à la ville-mère.

Lieu d'animation, territoire du festif, des célébrations, du sacré, centre aux référents multiples, la ville ancienne existe autant par ses expressions que par ses représentations, diversement façonnées par cet ensemble de valeurs ; en cela, elle s'exprime en espace-enjeu. Les quartiers centraux de la ville ancienne sont à la fois lieux de commerce, de tourisme — international mais aussi national essentiellement via les pèlerinages¹³ —, et de "communion" des Caireotes qui viennent, rituellement, participer massivement aux veillées du mois de ramadan à al-Husayn. Cette fréquentation, cyclique, rend ces lieux symboliques de la facette *balâdî*¹⁴ de l'identité égyptienne, ou du moins cairote. La ville ancienne est ainsi intrinsèquement liée aux temps qui rappellent ou appellent la tradition, celui des célébrations religieuses, des fêtes, etc., périodes privilégiées de son évocation dans les médias. Dans le même sens, les pouvoirs publics favorisent ce type de concordance de temps et d'actes forts ; à titre d'exemple, l'inauguration de la restauration de la mosquée al-Azhar, au cours de l'été 1998, coïncidait avec la célébration de la naissance du Prophète. Cette figuration en fait un espace recours, en harmonie avec les rythmes sociaux dominants.

L'image de la ville ancienne du Caire emprunte à plusieurs registres de références. Elle évoque un patrimoine identitaire qui puise ses références, entre autres, dans l'histoire ancienne et contemporaine, le nationalisme et l'arabité, la culture savante et populaire, la tradition et l'esprit frondeur, l'islam docte et festif. Les polarités se distribuent entre la mosquée-mausolée de Husayn, sanctuaire le plus visité d'Égypte, haut-lieu du soufisme, la mosquée d'al-Azhar, institution millénaire, référence de l'autorité sunnite, le souk touristique du Khân al-Khalîlî, le quartier emblématique de Gamâliyya. Cependant, les appropriations des composantes de cette "égyptianité" s'avèrent multiples selon les acteurs, les conditions ou les circonstances de leurs expressions. Cette acception de la notion de patrimoine ne se contient pas en une liste d'objets architecturaux, mais s'apparente à un catalogue, plus ouvert et abstrait, incluant environnement, lieux, paysages, ambiances et atmosphères ; soit un style urbain, avec ses décors et son esthétique¹⁵. De fait, jamais la ville

¹¹ Comme le montre l'analyse d'Arno J. Mayer, "Les pièges du souvenir", texte non publié d'une conférence donnée à l'Université de Princeton en 1992.

¹² Complots dévoilés (de sources policières) par la presse à l'issue de vagues d'arrestations, lesquelles se situaient respectivement après les émeutes de 1977, et durant la campagne des élections législatives de 1995 (cf. *Al-Ahrâm*, 27 nov. 1995).

¹³ La ville ancienne s'impose comme un centre de pèlerinage majeur à l'échelle nationale en raison de la présence de nombreux mausolées de saints, fréquentés à l'occasion de simples visites ou lors des célébrations annuelles de leurs fêtes.

¹⁴ *Balâdî* signifie littéralement "du pays", mais le concept renvoie à ce qui est égyptien, traditionnel et populaire.

¹⁵ La ville ancienne est devenue en ce sens un modèle, à titre d'exemple, pendant le mois de ramadan, les grands hôtels de la capitale aménagent des espaces figurant les quartiers anciens ; de même, dans les nouvelles stations touristiques, en

ancienne n'a autant été sollicitée, dans ses réalités, dans ses représentations. La valeur d'une même mosquée peut, pour certains, dépendre des reliques qu'elle contient, et pour d'autres des châsses. Comment s'effectue le partage réel et symbolique de lieux qui suscitent de multiples convoitises ? Rythmes et temporalités permettent la multiplicité de l'usage des lieux et la constitution de territoires, appropriés alternativement par divers ordres, entre autres celui du religieux qui peut s'exprimer au travers de pratiques liées à la piété dite populaire, ou celui du patrimoine. Les quartiers anciens constituent un véritable centre où parviennent à s'élaborer et à se souder maints usages et idées de la ville.

À l'heure de la mégapole, la ville ancienne est réinvestie ; on s'en inspire, on s'en réclame, on la dispute, on la dépèce. C'est un cadre de choix pour imprimer l'idéologie du "patriotisme citadin" (Roncayolo, 1990), avec ses symboles et manifestations. Dans l'éventail des représentations — infléchies ou réfléchies — du Caire, la substance "ville ancienne", identifiée à un paysage, soit "la plus immédiate de toutes les données de la conscience nationale"¹⁶, est souvent mise à contribution, comme symbolisant le "caractère" (Hannerz, 1983) de la cité. Malgré son format, la mégapole contemporaine reste dans son énonciation, amplement tributaire des références à son espace originel. Autrefois, le centre-ville incarnait la modernité, comme idéal et modèle ; aujourd'hui, la ville ancienne condense la projection de valeurs idéelles, symbolise le passé et l'identité, mais rappelle également ce que l'on a perdu, irrémédiablement, la fuite du temps, temps pourtant en partie inscrit dans la cité. Du couple de contraires ville orientale / ville moderne à la mégapole, la cité semble unifiée ; mais de la simplicité des territoires contraires à l'enchevêtrement de quartiers, la lecture des repères se trouble. La patrimonialisation, au travers de requalifications, recrée de la singularité dans la ville. Un pan de la cité a versé dans l'univers du patrimoine, avec comme conséquence, dans un premier temps, une relative normalisation des espaces auparavant dépréciés, puis, dans une phase ultérieure, leur métamorphose en lieux d'exception. Le sens de l'espace se déforme, se reformule, s'agrippe à un lieu, reflue vers un autre ; il s' imagine et se distille, on peut le célébrer, lui allouer des supports, spatiaux ou temporels, désigner des "marqueurs centraux" (Goffman, 1973).

De cet instantané, on peut retenir une réorientation de la signification du centre ancien du Caire, une embellie dans l'histoire de ses représentations. Sur la scène urbaine, objets et acteurs, et surtout le regard de ceux-ci sur ceux-là, ne sont jamais atones. Ainsi peut être interprétée la destinée d'un espace qui fut la totalité urbaine, puis une moitié de la ville — sans toutefois la valeur correspondante —, et aujourd'hui mémoire de la nation, secteur réintégré et réhabilité. "Chaque lieu, tout en étant relié au monde, tend à se différencier de façon exponentielle des autres. À une plus grande globalité correspond une plus grande individualité"¹⁷. Les quartiers anciens, qu'ils soient qualifiés d'"historiques", d'"islamiques" ou de "fatimides", sont ceux qui fondent la particularité cairote ; la mondialisation tend à exacerber ces différences, aujourd'hui proclamées et revendiquées, autrefois occultées ou omises.

Le centre ancien du Caire, patrimoine polysémique, semble avoir pour fonction actuelle d'incarner un espace national idéal, en phase avec une certaine idée de société solidaire. Espace égyptien, la ville ancienne l'était déjà au début du siècle, dans le contexte de fracture sociétale qui opposait alors une ville indigène à une ville moderne ; là, il ne s'agit

particulier dans le Sinaï, les références cairotes sont explicites (réinterprétation du style architectural, emprunt de toponymes, etc.).

¹⁶ Nora, Pierre, "Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux", *Les lieux de mémoire, I. La République*, Gallimard, Bibliothèque illustrée des histoires, 1984, p. xiii.

¹⁷ Santos, Milton, *La nature de l'espace*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 224.

plus de confrontation mais d'affirmation, et l'altérité, aujourd'hui plus lointaine, est celle du reste du monde.

Bibliographie :

Berque, Jacques et Al-Shakaa, Mustapha, "La Gamâliya depuis un siècle essai d'histoire sociale d'un quartier du Caire", *Revue des Études Islamiques*, XLII -1, Le Caire, Librairie Orientaliste, 1974, p. 45-99.

El Kadi, Galila, "Trente ans de planification urbaine au Caire", *Tiers-Monde*, T.XXXI, n°121, Paris, PUF, 1990, p. 185-207 et "Le Caire à la recherche d'un centre", *Annales de Géographie*, Beyrouth, Univ. Saint-Joseph, 1995, p. 37-73.

Ghitany, Gamal, *Épître des destinées (Risâlat al-basâ'ir fi-l-masâ'ir)* 1989, Paris, Seuil, 1993.

Goffman, Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. II Les relations en public*, Paris, éd. de Minuit, 1973.

Hannerz, Ulf, *Explorer la ville*, Paris, éd. de Minuit, 1983.

Idris, Youssef, *Au fond de la ville (Qâ'a al-madîna)* 1959, Paris, Sindbad, 1986.

Madoeuf, Anna, "La ville ancienne du Caire, espace de tous les patrimoines", *Égypte Monde Arabe* n°26, Le Caire, CEDEJ, 1996, p. 59-79.

Mahfouz, Naguib, *Impasse des deux palais, (Bayn al-qasrayn)*, 1956, *Le Palais du désir, (Qasr al-chawq)*, 1957, *Le Jardin du passé, (Al-Sokkariyya)*, 1957, romans édités par J.-C. Lattès respectivement en 1985, 1987 et 1989 ; *Les fils de la médina, (Awlâd Hâratinâ)*, 1967, Paris, Sindbad, 1991.

Rodenbeck, John, "Cultural Heritage as Environment : Area Conservation in Cairo's Historic Zone", *Cairo Papers in Social Science, Environmental Threat in Egypt*, sous la dir. de S. Sharawi Gomaa, vol. 17, monograph 4, Le Caire, AUC, 1995, p. 75-92.

Roncayolo, Marcel, *La ville et ses territoires*, Gallimard, 1990.